

Memorial Drive

NATASHA TRETHERWEY

Memorial Drive

Mémoires d'une fille

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez HarperCollins USA en 2020,
sous le titre : *Memorial Drive*.

ISBN 978.2.8236.1735.1

© Natasha Trethewey, 2020.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En souvenir des femmes qui m'ont faite :

FRANCES DIXON INGRAHAM

LERETTA DIXON TURNBOUGH

et

GWENDOLYN ANN TURNBOUGH,

ma mère

Le passé bat en moi comme un second cœur.

John Banville, *La Mer*

Tout a une destination que le voyageur ignore.

Martin Buber

I

[]

Trois semaines après la mort de ma mère, je rêve d'elle : nous marchons sur un chemin raviné, une piste ovale autour de laquelle nous effectuons notre lente révolution : côte à côte, si proches que nos épaules se touchent presque, aucune de nous deux ne parle, chacune dans ses traces. J'ai beau savoir qu'elle est morte, j'éprouve un certain contentement, comme si elle était simplement partie ailleurs et que je lui avais rendu visite. Le monde qui nous entoure est sombre, un décor d'ombres d'où, à cet instant, un homme émerge. Même dans le rêve je sais ce qu'il a fait et, pourtant, je souris, lève la main et le salue quand nous nous croisons. C'est alors que ma mère se tourne vers moi, c'est alors que je le vois : un trou de la taille d'un quarter au milieu de son front. Du trou sort une lumière si éblouissante, si perçante que je suis affligée du même aveuglement provisoire que si je regardais le soleil – son visage n'est plus que lumière cerclée d'obscurité quand elle prend la parole : « Sais-tu ce que ça fait de porter une blessure qui ne guérit jamais ? » Je sais que je ne suis pas censée répondre et nous continuons donc d'avancer, faisons le tour de la piste jusqu'à ce que nous le recroisions. Cette fois,

il vient achever ce qu'il a commencé : un pistolet à la main, il vise la tête de ma mère. Cette fois, je me dis que je peux la sauver. Est-ce suffisant si je me jette entre elle et la balle ? Si je hurle : « Non ! » ? Ce seul mot me réveille, ma propre voix m'arrachant au sommeil. Mais c'est la voix de ma mère qui demeure – la dernière question qu'elle m'a adressée : « Sais-tu ce que ça fait de porter une blessure qui ne guérit jamais ? » – un refrain.

Prologue

La dernière image de ma mère, si l'on exclut les photos de son corps prises sur la scène du crime, est un portrait réalisé quelques mois seulement avant sa mort. Elle avait posé dans un studio grand public connu pour ses photos professionnelles mais quelconques : bébés qu'on fait rire en agitant des marionnettes, enfants alignés par ordre de grandeur et affublés de pulls de Noël assortis – le tout sur un fond ordinaire. Parfois c'était une toile de ciel bleu qu'une plume semblait effleurer, ou un paysage automnal avec clôture en bois encadrée de feuilles d'arbres rouges et jaunes. Pour les portraits plus expressifs, sans doute afin de communiquer une impression de sérieux ou d'élégance formelle, on avait recours à une simple toile noire.

Elle avait quarante ans. Elle avait choisi de poser en fourreau noir à manches longues, col haut découvrant sa gorge. Elle ne regarde pas l'appareil, mais a les yeux fixés sur un point lointain situé juste au-dessus de ma tête, ce qui rend bien l'expression indéchiffrable qu'elle arborait toujours – son front haut et distingué, lisse, sans aucune ride, un panneau qui n'affiche rien. Elle ne sourit pas

non plus, ce qui fait ressortir la fossette de son menton, sa mâchoire légèrement plus carrée au-dessus de son cou fin. Elle est assise, le dos parfaitement droit, sans que cela ait l'air forcé ou inconfortable. Peut-être avait-elle l'intention de ressortir la photo des années plus tard pour dire : « Ma nouvelle vie a commencé à ce moment-là. » Je suis frappée à l'idée que c'est sûrement ce qu'elle a voulu faire : documenter tout le chemin parcouru par cette femme qui avait le reste de sa vie devant elle.

Y penser m'a toujours plongée dans le désespoir, alors pendant des années, j'ai préféré me raconter d'autres histoires. Dans l'une d'elles, ma mère savait qu'elle serait bientôt tuée. J'ai découvert que, pour rire, elle avait consulté un médium avec des collègues de travail ; elle m'en avait parlé sans me révéler ce qu'elle avait appris. C'est plus ou moins à cette période qu'elle a aussi souscrit à plusieurs polices d'assurance-vie et, pendant longtemps, j'ai songé qu'elle avait dû se préparer à l'inévitable, s'assurer – au cours de ses dernières semaines – que ses enfants ne manqueraient de rien quand elle ne serait plus là.

En fait, si le médium lui a dit quoi que ce soit, ça devait être quelque chose de prometteur concernant son avenir – une histoire d'amour, peut-être, ou des prédictions encourageantes sur son nouveau travail en tant que directrice des ressources humaines au sein de l'agence du comté en charge de la santé mentale. Il y a de fortes chances pour que ces assurances aient fait partie des avantages liés à ce nouvel emploi : elle a dû les signer durant sa période

d'embauche. Mais cette histoire qui la représente stoïque, en train de s'organiser, consciente de ce qui l'attendait, me reconforte. L'autre possibilité m'est insupportable, il m'est insupportable de l'imaginer à cet instant atroce, celui où elle a compris qu'elle allait mourir après s'être autorisée à croire qu'elle en avait réchappé. Peut-être que la vérité se situe quelque part entre son espoir et son pragmatisme.

Aujourd'hui, avec le recul, je vois le portrait différemment – son aspect lugubre –, comme si le photographe avait cherché à créer une œuvre d'art plutôt qu'un simple portrait en studio. À croire qu'il avait fait de l'espace négatif autour d'elle un cadre pour mettre en avant un savoir douloureux : le passé sombre derrière elle, son visage lumineux tourné vers l'avenir.

Pourtant – c'est indéniable – cette photo a une dimension élégiaque : un étrange coin de lumière juste derrière sa tête, une erreur du photographe, peut-être, qui donne l'impression d'une porte ouverte, d'un passage par lequel, si elle se tournait, elle pourrait bientôt disparaître. En regardant cette photo aujourd'hui, sachant tout ce qui allait se produire, je vois un troisième élément. Voilà comment le photographe l'a portraiturée : sa robe est aussi noire que la toile derrière elle si bien que, à l'exception de son visage, tout son corps fait partie de cette obscurité dont elle émerge comme des profondeurs de la mémoire.

Presque trente ans après la mort de ma mère, je suis retournée pour la première fois sur le lieu où elle a été assassinée. Je ne m'y étais pas rendue depuis l'année de mes dix-neuf ans, quand j'ai dû vider son appartement, me débarrasser de tout ce que je ne pouvais pas – ou ne voulais pas – emporter avec moi : tous les meubles et l'électroménager, ses vêtements, sa vaste collection de disques. Je n'ai gardé que quelques-uns de ses livres, une lourde ceinture faite de balles de revolver et une unique plante qu'elle avait adorée – un dieffenbachia. J'en ai pris soin tout au long de mon enfance : la dépoussiérer toutes les semaines, humidifier les feuilles en hauteur et retirer celles qui étaient mortes en dessous était une tâche qui me revenait. *Fais attention quand tu la manipules*, m'avertissait ma mère. Une précaution apparemment inutile, mais la sève du dieffenbachia contient une toxine qui s'écoule là où des feuilles et des tiges ont été cassées. Le nom commun du dieffenbachia est « la canne du muet » parce qu'elle peut provoquer une incapacité temporaire de parler. Sous l'effet de la peur ou d'un choc, on peut aussi être frappé de mutisme ; en anglais, on parle de *dumb grief*, de chagrin muet, quand la peine ne s'exprime pas par les mots. Je ne pouvais pas saisir à l'époque la métaphore propre à cette plante, ma relation à ma mère, ce que cela signifiait qu'elle m'en ait confié l'entretien tout en me prévenant du danger qu'elle représentait.

Quand j'ai quitté Atlanta en me faisant le serment de ne jamais y revenir, j'ai emporté ce que j'avais cultivé durant

toutes ces années : l'évitement muet de mon passé, le silence et l'amnésie choisie, enfouis comme une racine au plus profond de moi. En outre, je n'aurais jamais imaginé que quoi que ce soit puisse me renvoyer dans cette ville, dans cette géographie dont chaque coin de rue renfermait le souvenir d'un passé que j'étais déterminée à oublier tout en essayant d'honorer, autant que possible, la mémoire de ma mère. Et quand je suis retournée à Atlanta pour le travail après avoir accepté un poste à l'université, j'ai cru pouvoir contourner mon ancienne vie et je me suis donné beaucoup de mal pour au moins éviter le seul endroit que je ne supportais pas de voir. Jusqu'à ce que j'y sois obligée.

Pour m'y rendre, j'ai dû passer devant des lieux marquants qui m'ont renvoyée en 1985 – le tribunal du comté où s'est tenu le procès ; la gare où ma mère prenait le train pour aller travailler en centre-ville ; le commissariat du comté de DeKalb, au carrefour de la Highway 285 ; le périphérique d'Atlanta – et j'ai dû emprunter Memorial Drive, une grosse artère autrefois baptisée Fair Street. Cette dernière démarre au milieu d'Atlanta, à Memorial, et serpente vers l'est pour finir sa course au pied de Stone Mountain, le plus grand monument du pays dédié aux États confédérés. Métaphore prégnante pour l'esprit des Blancs du Sud, Stone Mountain se dresse hors du sol comme le crâne d'un géant enfoui – le rêve nostalgique de l'héroïsme et de la chevalerie sudistes gravé sur son front : sur le bas-relief, les figures gigantesques de Stonewall Jackson, Robert E. Lee et Jefferson Davis. Non

loin de là se trouve l'appartement où nous avons passé notre dernière année ensemble, dans l'immeuble du 5400 Memorial, le numéro 18-D.

Même si je savais exactement où elle était, connaissais les jalons qui y menaient, j'ai raté l'entrée et ai dû faire demi-tour pour franchir le portail bordé d'arbres. De là, j'ai aperçu Stone Mountain au loin, rendue soudain visible depuis le point culminant de Memorial, comme pour me rappeler ce qui ici se commémore et ce qui s'oublie.

La dernière fois que j'ai mis les pieds dans cet immeuble, le matin de sa mort, j'ai vu la silhouette de son corps tracée à la craie qui s'effaçait sur le trottoir, le ruban adhésif jaune de la police encore collé à la porte, le petit trou rond dans le mur à côté de son lit où une balle – un tir manqué – s'était logée. Aujourd'hui, il ne reste nulle trace de cet événement dans le paysage, même si la perte semble avoir laissé son empreinte partout. Des rangées d'escaliers rouillées et de moustiquaires aux fenêtres marquent les bâtiments en piteux état – ils avaient à peine dix ans quand nous avons emménagé –, et il y a une couche de peinture plus claire sur les murs, comme pour cacher l'histoire sombre qui se trouve en dessous.

Debout, sous la fenêtre de ce qui avait été la chambre de ma mère, j'ai pensé à ce trou laissé par la balle : un si petit vestige de l'événement qui a bouleversé nos vies à jamais. Il a dû être bouché peu après, comblé et repeint, et je me suis demandé si l'immeuble s'était affaissé avec le temps, faisant bouger les murs. J'ai vu la cavité que

peut créer une tête de clou quand une maison s'affaisse, une cloque dans le Placoplatre pareille à une blessure qui s'ouvre sous la surface. C'est ça qui m'a incitée à revenir : ce qui est dissimulé, recouvert, presque effacé. J'ai besoin de donner du sens à notre histoire, de comprendre la trajectoire tragique qu'a suivie la vie de ma mère et la façon dont ma propre vie a été façonnée par cet héritage.



J'ai en tête une image de moi durant ce premier jour après sa mort, à l'appartement. Il existe une vidéo de mon arrivée réalisée par une chaîne locale d'information, et ce n'est donc pas seulement l'image de ces quelques instants, mais l'image de moi qui me regarde – de loin – pénétrant dans mon ancienne vie pour ce que je croyais être la dernière fois. Dans cette séquence, je monte l'escalier jusqu'à la porte que je referme derrière moi en entrant. Quand j'y pense aujourd'hui, je n'entends aucun mot, le son est coupé. La journaliste a peut-être prononcé nos noms, ou pas ; peut-être que, à la place, elle a qualifié ma mère de *victime*. Et j'imagine qu'une légende occupe le bas de l'écran : elle m'identifie comme *la fille de la femme assassinée*. Même à l'époque j'avais l'impression de regarder quelqu'un d'autre – une jeune femme à l'aube de sa vie soudain happée par l'âge adulte et le deuil.

La jeune femme qui est sortie de cet appartement des heures plus tard n'était plus celle qui y était entrée. C'est

MEMORIAL DRIVE

comme si la jeune fille que j'avais été était encore à l'intérieur, derrière la porte close, enfermée dans cette séquence vidéo. J'ai souvent vu cette porte en rêve. Elle est enfin devenue un seuil que je peux franchir.

*Tu es le miroir de ta mère et elle en toi
Rappelle sa jeunesse son printemps d'amour*
Shakespeare, « Sonnet 3¹ »

1. *Sonnets*, Paris, P.O.L, 2010. Traduction de Frédéric Boyer.
(*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

11. Alléluia	149
12. Révélation	161
13. Preuve : <i>Conversations enregistrées</i> <i>les 3 et 4 juin 1985</i>	165
14. Ce que dit le rapport	193
15. 5 juin 1985	195
16. Délestage	203
17. Proximité	205
[]	209
18. Avant que la connaissance ne se rappelle ...	211
[]	217
Remerciements	219